

887, après trois ans d'agitations et de discordes, harcelés au nord par les Normands, au midi par les corsaires sarrasins cantonnés près de Fréjus, reconnurent pour roi le petit Lodewig, fils de Boson. En Aquitaine, Ramnulf II, comte de Poitiers, frère du brave abbé Ébles, se fit proclamer roi dans sa cité, mais sans aucune chance d'être agréé par les autres grands Aquitains, ses rivaux; enfin Wido ou Gui, duc de Spolète, Frank d'origine et allié à la race carolingienne, fut appelé en France, où il avait des domaines, par l'archevêque de Reims Foulques, et sacré à Langres, en présence de quelques prélats et seigneurs de Champagne et de Bourgogne; mais, pendant ce temps, une autre élection plus illustre avait lieu à Compiègne : « Eudes, fils de Robert, vaillant homme, disent les *Annales de Metz*, qui surpassait tous les autres hommes en beauté de visage, en hauteur de taille, en force et en sagesse », et qui avait reçu de Karle le Gros, après le siège de Paris, le duché d'entre Seine et Loire, était proclamé roi aux acclamations de la France occidentale, et oint par Walter ou Gautier, archevêque de Sens (fin 887). C'était Paris en quelque sorte que l'on couronnait sur la tête de son valeureux comte.

Wido sentit l'impossibilité de soutenir la lutte, quitta la Gaule et alla ravir l'Italie à Bérenger, et envahir la couronne impériale à la place de celle de Neustrie. La faction qui avait appelé Wido, et qui dominait dans le nord et l'est de la Neustrie, se rejeta vers le roi de Germanie, et l'invita « à occuper un trône qui lui appartenait »; le défenseur de Paris fit pencher la balance en sa faveur par une victoire sur l'ennemi commun, sur les Normands, qui s'étaient étendus vers le nord, et qui ravageaient toute la Champagne et les confins du Lotherrègne. Pendant qu'une bande de Normands assiégeaient, prenaient et brûlaient Meaux, Eudes, à la tête d'une poignée de braves, surprit le principal corps des barbares dans les bois et les défilés de l'Argonne, près de Montfaucon, et le mit en pleine déroute (24 juin 888). Le poète Abbon prétend que dix-neuf mille païens

furent dispersés ou passés au fil de l'épée par mille chrétiens. L'exagération est évidente; mais il est certain que le triomphe d'Eudes eut beaucoup de retentissement : le comte de Flandre, Baudouin II, se détacha du parti de l'archevêque Foulques, et rallia au roi Eudes tout le pays entre l'Escaut et la Somme; Arnolfe de Germanie, qui avait bien assez à faire outre-Rhin, ne s'opiniâtra pas à la conquête des régions de l'Ouest; il se contenta de garder le Lotherrègne, avec une vague suprématie sur la Neustrie comme sur les autres nouveaux royaumes de la Gaule, et consentit à ce que le fils de Robert le Fort régnât sur les États attribués à Karle le Chauve par le traité de Verdun; puis il ratifia, en envoyant une couronne d'or à Eudes, la révolution qui donnait à la France romane un roi de sa langue, sinon de son sang, un fils adoptif de la Neustrie, étranger à la race austrasienne des fils de Karle.

Un peuple nouveau était désormais constitué par l'absorption des Franks occidentaux dans la masse des Gallo-Romains; il n'y avait plus ni Franks ni Romains en Neustrie, il n'y avait plus que des Français : en langue romane, *France, Franceis*. Le grand signe de cette transformation fut l'attribution spéciale du nom de *France* au duché de Seine-et-Loire, à la région qui entoure Paris, centre de formation de la nationalité française.

### III

La royauté nouvelle ne voyait autour d'elle qu'obstacles et périls. L'élan de patriotisme qui s'était manifesté dans quelques villes, et parmi quelques prêtres et quelques gens de guerre, était bien loin de suffire à dompter l'ennemi intérieur et l'ennemi extérieur, l'inva-

sion normande et l'anarchie seigneuriale. Puis l'ancienne dynastie, la race de Peppin le Bref, n'était pas éteinte; le clergé surtout en gardait la mémoire, et le parti qui avait appelé tour à tour Wido de Spolète et Arnolfe de Germanie reportait ses espérances vers le petit Karle (*le Simple*), seul descendant vivant de Karle le Chauve. D'un autre côté, l'Aquitaine aspirait à se séparer de la France d'outre-Loire (Neustrie), comme celle-ci s'était affranchie de la France germanique. Eudes commença par passer dans ce pays, divisé entre le comte de Poitiers Ramnulf et le comte d'Auvergne Guilhem le Pieux; mais, rappelé au nord par les fureurs des Normands, qui avaient derechef assailli Paris, il dut se contenter d'une suzeraineté purement nominale sur l'une et l'autre partie de l'Aquitaine.

Ne disposant que de faibles forces, Eudes acheta la retraite des Normands, qui quittèrent le royaume de France et allèrent se jeter sur la Bretagne, désorganisée depuis la mort de son dernier roi Salomon. Les deux chefs bretons, qui se disputaient la souveraineté du pays, Judicaël, comte de Reunco, et Allan (Alain), comte de Vannes, se liguèrent contre les barbares: le premier périt victime de son imprudente valeur; mais le second extermina presque entièrement l'armée des païens (890) et, en récompense de cette victoire, se vit proclamer roi de Bretagne.

L'année d'après, un autre gros corps de Normands, resté cantonné à Louvain en Brabant, y fut forcé et détruit par le roi Arnolfe de Germanie; puis une dernière bande, établie à Amiens et aux bords de la Somme, se décida enfin à quitter la contrée, où, par suite même de ses dévastations, elle ne trouvait plus à vivre. La France n'y gagna rien: la guerre civile remplaça la guerre étrangère.

Au Nord, le comte de Flandre avait rompu avec le roi Eudes, et, au Midi, les troubles s'étaient rallumés en Aquitaine.

Ramnulf de Poitiers étant mort, Eudes avait donné le Poitou à son frère Robert, ce qui était contraire au nouveau droit public et

renversait les droits d'un fils en bas âge qu'avait laissé Ramnulf. Le frère de celui-ci, le fameux Ébles, abbé de Saint-Germain et de Saint-Denis, alla soulever l'Aquitaine; un comte Adhémar, qui avait vaillamment combattu contre les Normands lors du siège de Paris, et dont le père avait été autrefois comte de Poitiers, se jeta dans la querelle pour son propre compte, et chassa de Poitiers le frère du roi. Le puissant Guilhem d'Auvergne, qui s'intitulait duc d'Aquitaine, arma pour soutenir le fils de son ancien rival Ramnulf. Eudes courut en Poitou, et l'abbé Ébles mourut les armes à la main, en combattant les hommes du roi (fin 892). Les défenseurs de Paris s'entre-exterminaient!

Eudes ne put néanmoins recouvrer Poitiers, et il fut obligé, par les nouvelles de Neustrie, de repasser au plus vite la Loire. Le parti de l'ancienne dynastie, grossi de tout ce qui ne cherchait qu'un prétexte de désordre, avait profité de son absence pour lever l'étendard et avait proclamé roi le jeune Karle le Simple. Eudes eut raison du mouvement; néanmoins, voyant les Normands reparaitre et sa santé décliner, il manda Karle auprès de lui, gratifia ce jeune homme « de la portion du royaume qu'il voulut, et lui promit de plus grandes choses », c'est-à-dire apparemment son héritage; puis il traita avec les Normands, leur permit d'hiverner sur la Loire, et leur promit de l'argent pour qu'ils s'en allassent au printemps. Eudes ne vit pas l'exécution de ce pacte: il tomba gravement malade à la Fère-sur-Oise, à la fin de 897, et mourut le 3 janvier suivant, « après avoir prié tous ceux qui l'entouraient de garder leur foi à Karle ». On ensevelit à Saint-Denis le premier roi de la maison de FRANCE, entre les descendants de Chlodowig et de Karle-Martel.

La restauration de la dynastie carolingienne s'opéra pacifiquement et sans secousse: un certain nombre de prélats et de seigneurs proclamèrent Karle à Reims pour la seconde fois; le comte de Flandre, le duc de la Bourgogne française, le comte d'Auvergne, qui dominait toujours l'Aquitaine, adhérèrent à cette proclamation; le comte

Robert, frère du feu roi Eudes, rendit également hommage à Karle moyennant la concession des « honneurs » qu'avait eus son frère avant d'être roi. Karle convenait beaucoup mieux aux grands que le fier et intelligent Eudes : son ineptie, qui lui fit donner les surnoms de *simple* et de *sot* (*simplex*, *sottus*), le mettait hors d'état de rien entreprendre pour relever la royauté, et, durant bien des années, l'histoire serait complètement muette sur son compte, s'il n'eût été parfois l'instrument de quelques seigneurs contre leurs rivaux. C'est une triste et obscure époque; cependant, si on examine attentivement le fond des choses, on reconnaît que la dissolution de la société ne fait plus de progrès.

L'ordre nouveau tâche de se constituer; les dynasties féodales se fondent; les rapports hiérarchiques commencent à s'établir; les existences et les propriétés sont encore exposées à de violentes attaques, mais la résistance contre les brigands nationaux et étrangers grandit de jour en jour : les métairies ouvertes, les *villas* de bois des leudes franks se sont transformées en donjons de pierre et de brique; toutes les abbayes sont des châteaux forts (*castra*); chaque propriétaire rural, libre ou noble, ce qui se confond, fait de sa maison une place de guerre, où quelques hommes d'armes, ses commensaux, héritiers des anciens antrustions, peuvent l'aider à soutenir un siège; sur chaque colline de la France s'élève une tour crénelée; les Normands sont encore là, courant par toute la Neustrie, l'Aquitaine, la Bourgogne; mais le butin devient journallement plus rare et plus disputé, quoique la résistance ne soit guère que locale et partielle. Les rapports des Normands avec la France vont d'ailleurs prendre bientôt un caractère nouveau, et de grandes choses se préparent de ce côté.

La province ecclésiastique de Rouen, à laquelle l'usage avait peu à peu restreint la dénomination de Neustrie, était dans une situation plus déplorable que le reste de la Gaule; les Normands n'avaient presque pas quitté cette région maritime, depuis l'origine de leurs invasions, et la résistance n'avait pu s'y organiser comme dans l'in-

térieur : les cités étaient à demi ruinées; presque tous les propriétaires étaient morts ou en fuite avec leurs familles; les serfs étaient errants ou dispersés; les halliers, les broussailles et les landes couvraient partout la terre, et l'on faisait des lieues entières, dans un des plus beaux pays de la Gaule, « sans voir la fumée d'un toit, sans entendre aboyer un chien ». Les Normands ouvrirent enfin les yeux sur les richesses que recélait le sol de ce fertile désert : à l'exemple des anciens Barbares, ils commencèrent à se fixer sur les terres qu'ils avaient ravagées, et, sans renoncer aux pillages et aux excursions lointaines, ils s'établirent à demeure sur les rives de la basse Seine : leurs établissements n'avaient été jusqu'alors que des repaires de brigands; celui-ci eut un aspect tout nouveau.

Vers le temps de la mort du roi Eudes, les bandes avec lesquelles il avait traité, suivies d'autres flottilles beaucoup plus nombreuses, étaient revenues dans la Seine : cette fois, l'expédition normande ressemblait moins à une association de guerriers vagabonds qu'à une grande colonie d'émigrants et de bannis. La terrible bataille navale du Hafursfiord, tant célébrée par les skaldes, avait renversé l'indépendance des chefs norvégiens aux pieds de Harald Harfagher; une multitude de petits princes, de iarls et de herses s'étaient exilés de leur patrie asservie à un monarque, et, après avoir longtemps erré dans les Hébrides et sur les côtes d'Irlande, d'Écosse et d'Angleterre, la plupart se dirigeaient enfin vers la Neustrie, sous la conduite de Roll, le célèbre roi de mer. Ils venaient coloniser la Neustrie, à l'exemple des Danois, qui avaient colonisé le Northumberland. Roll et les siens prirent paisiblement possession de Rouen, et, « considérant le site avantageux de cette ville pour la mer et pour la terre, ils décidèrent unanimement d'en faire le chef-lieu de tout le pays ». Ils occupèrent également Évreux, Bayeux, et la plus grande partie de la province. Dès lors, les Normands de la Seine eurent deux façons d'agir fort diverses à l'égard des Neustriens : au dehors, ils continuaient leurs rapines et leurs violences accoutu-